

Après avoir réorganisé l'administration, ranimé la confiance du pays, pacifié la Vendée, récompensé l'armée, Napoléon, premier Consul, sentit qu'il lui fallait frapper quelque grand coup propre à étonner l'Europe et à accroître sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se tourner vers



l'Italie ; et, comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée de pénétrer, à la tête d'une armée ; par le point où il devait être le moins attendu, bien que le principe établi par la Constitution de l'an VIII interdit aux consuls le commandement des armées ; mais que peuvent les principes contre de certains caractères et contre les nécessités ? Pour sauver la forme, tout en violant le fond, Berthier, auquel on avait confié le ministère de la guerre, fut nommé général en chef de cette armée dite de *réserve*, quoiqu'il fût évident que Napoléon seul dût la commander.

Un soir du mois d'avril 1800, au milieu d'un travail sur l'instruction publique et les écoles militaires, Napoléon se retourne tout à coup vers son secrétaire intime, et, d'un ton de gaieté, lui demande :

— Où croyez-vous que je battrai Mélas ?

— Ma foi, général, je n'en sais rien, répond Bourrienne.

— Eh bien ! déroulez sur ce bureau ma grande carte d'Italie, je vais vous le faire voir.

Le secrétaire obéit ; Napoléon se munit d'épingles à tête de cire rouge et noire, se penche sur l'immense carte, pique ses épingles, puis se relevant :

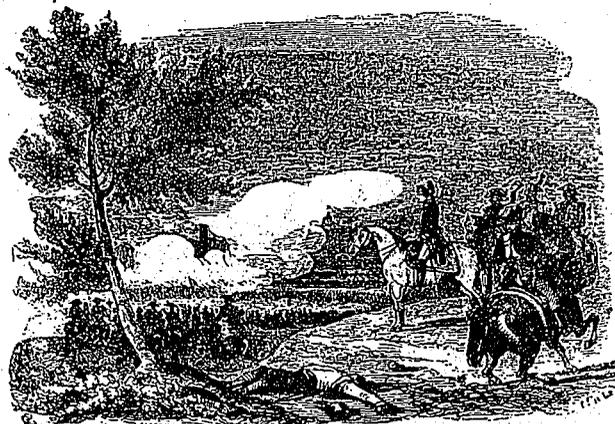
— Tenez-dit-il à Bourrienne, qui l'a regardé faire en silence, ce sera là.

— C'est possible, général, je le souhaite même ; mais je ne comprends rien à ces épingles jalonnés sur cette carte.

— Mon cher Bourrienne, vous êtes un grand nigaud. Et prenant doucement l'oreille de son secrétaire, il ajouta :— Regardez bien et suivez mon doigt. Mélas est ici (il indiquait Alexandrie) ; moi je passe les Alpes par là (le Grand Saint-Bernard), je tombe sur les Autrichiens, qui se seront rapprochés jusqu'à cette petite rivière, et je les bats complètement à cette place.

C'était le plan de la bataille de Marengo que Napoléon venait de tracer, et il avait dit vrai.

Tous les préparatifs achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai, le premier Consul quitte Paris pour se rendre à Dijon, quartier-général de l'armée. De son côté, le général autrichien Mélas, ayant au mois de mars précédent laissé dans la Lombardie



une partie de ses forces et de ses bagages, s'était approché de Gênes avec quatre-vingt mille hommes. Ce n'était pas Gênes seulement qui était menacée, c'était le midi de la France. Nul doute n'existait à Londres et à Vienne que la Provence ne fût bientôt envahie : l'Angleterre avait même promis que,



Napoléon descendant les Alpes.

cette fois, elle enverrait un corps de vingt mille hommes pour seconder les Autrichiens dans cette entreprise.

Le 6 avril, Mélas, avec quatre divisions, s'était porté sur Savone, et, dès ce premier jour, il avait séparé de Gênes le général Suchet, qui commandait la gauche de l'armée française. Le général Ott, qui avait attaqué la droite des Français, était, le même jour, arrivé jusqu'à une portée de canon de la ville. Sa témérité fut punie : Masséna marcha contre lui, le pris à revers, le déposa de tous les points qu'il avait occupés, et ramena dans Gênes des canons, des drapeaux, un général autrichien et quinze cents prisonniers. Mélas entré dans Nice, l'orgueil des autrichiens s'exalta au